**BRANKICA ZILOVIC**

**« Vanitas 8 »**

**Dessin, peinture spray, fil, textile, 90 x 70 cm, 2013**

Cette œuvre fait partie d’une série que l’artiste a consacrée à la figure désormais classique de la « vanité contemporaine », revisitant à son tour ce type de nature morte, sujet allégorique évoquant le caractère transitoire de l’existence humaine, répandu depuis le 17ème siècle.

Réalisée au crayon, à la peinture en bombe et rebrodé de fils figurant une étrange chevelure, morbide si elle n’était colorée, cette vanité est comme une apparition, presque dérangeante. Elle semble évoquer le moment du passage de la vie à la mort, comme si l’artiste révélait sous une sorte de rayon x les traces filantes de ce qui passe d’un état à l’autre, de ce qu’il en est vraiment de la nature humaine.

Le travail du fil est récurrent chez cette artiste qui, après la découverte de l’œuvre de l’artiste égyptienne Ghada Amer, s’est orientée vers la pratique de la broderie et l’utilisation du fil et du textile, qu’elle hybride avec d’autres techniques plastiques, dessin, peinture, installation. Ses travaux la mènent d’abord vers des paysages abstraits exécutés au crayon sur papier ou au fil et au textile sur de la toile de lin, dans un univers graphique de noir et de blanc.

Elle cherche à y suggérer une sorte de « sensation romantique », cette sensation d’immensité que certains lieux nous procurent : « C’est cette énergie-là que j’ai envie de transmettre dans mes paysages, (...) ces immensités, cette force qui me bouleverse. », explique-t-elle. On peut retrouver la trace de cette source d’inspiration de Brankica Zilovic dans ses origines : ce sont, peut-être, les souvenirs des paysages neigeux des Alpes dinariques serbes dans lesquels elle se promenait, enfant. Elle produit parfois de très grandes installations, dans lesquelles le fil, coloré, en masse, en écheveaux complexes, s’écoulent, se dévident, se mêlent, prolifèrent.

Depuis quelques temps, sensible au monde qui l’entoure, elle se tourne vers des projets qui, tout en restant toujours en partie biographiques, s’articulent autour de réflexions sociopolitiques. La question de la suture, par exemple, comme moyen de soigner mais aussi de rassembler, est vue sous l’angle géo politique avec l’œuvre monumentale « La Pangée » (2011). Elle y livre une vision du monde, poétique et violent à la fois, nourrie de l’histoire de son pays, un monde dont elle fait apparaître les tensions, les dislocations, les sutures parfois brutales, dans ses frontières arbitraires, ses paix extorquées, ses territoires spoliés. Dans « Les revenants » (2013), elle évoque, au travers de livres de sa collection personnelle couverts de broderies, l’histoire récente de son pays, la Serbie, la culpabilité qu’elle en nourrit, et la figure paternelle qui la symbolise. « Une façon pour moi », dit-elle, « d’assumer une part de mon héritage plein de traumatismes et ruptures. »